

"ECRAN ECLAIR"  
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs à l'approche du réveillon et bonjour à vous, amateurs d'agapes, de cloches et de sabayon. La passion attendait au hasard de ses pérégrinations le soldat envoyé sur *Avatar*, ainsi que le voyageur égaré dans *Brigadoon*, déjà sur les errances.



Durant une partie de chasse au coeur des hautes terres écossaises, les New Yorkais **Tommy Albright** et **Jeff Douglas** perdent leur chemin. Ils échouent finalement à Brigadoon, un village absent des cartes, jailli tout à trac hors de la brume. Ses habitants, aussi accueillants qu'insouciant, s'apprêtent à y fêter les noces de **Jean** et **Charlie** dans un torrent de liesse collective. **Fiona Campbell**, la soeur de la future mariée, ne tarde pas quant à elle à s'éprendre de **Jeff**. Subjugué par ses agréments et son aménité, le nouvel arrivant envisage bientôt de tout quitter afin de rester à ses côtés. Même le saisissant secret que lui révèle Monsieur **Lundie**, l'instituteur, laissera intacte sa détermination. Hélas, la fatalité attend son heure, voilée sous d'imminentes épousailles. Oui, l'échange des consentements annonce un chant du cygne, lorsque alliance à sang d'encre carillonne.

En tutu, en voilà. Apparue sur les écrans en septembre 1954, le long métrage de **Vincente Minnelli**, à qui l'on doit notamment *Un Américain à Paris*, *Tous en scène* et *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, porte beau. Des numéros musicaux de haute volée, à la fois délicats et brillants, propres à accorder l'entrechat et l'assourdi, entretiennent en effet sa joliesse comme sa juvénilité. Notons en outre que les danses s'éploient en pleine nature, comme pour suggérer que le rythme est le propre de l'orme. Les plantureux décors de la MGM lui servent de doublure, aptes à entretenir une savante illusion grâce à leur minutieuse luxuriance et leur vaporeuse prestance.

A ce sujet, de flamboyantes couleurs et des costumes au drapé racé transfigurent un tel spectacle. Ajoutons qu'il bénéficie d'un tandem alerte autant qu'altier, formé par **Cyd Charisse**, d'une funambulesque gracilité et par l'ingambe **Gene Kelly**, qui cisela les passages dansés avec une émérité dextérité. Au hasard de ces cadences expertes et prestes, rythmées par l'engageante musique de **Frederick Loewe**, le geste devient un texte ou un récit où le corps est graphié. Dans un tout autre registre, l'épisode satirique à l'intérieur de la capitale américaine réjouit par sa férocité acérée, habile à rapprocher les *Brigadoon* du tigre.

Pour autant, une certaine candeur gâte la saveur du propos, en l'altérant sous quelques minauderies acidulées et mignardises doucereuses. De plus, l'artifice final peine à convaincre, car il sauve providentiellement une situation que la logique vouait à la mélancolie des espoirs inassouvis. La minceur du scénario s'abrite quant à elle derrière de sensibles et subtiles chorégraphies, mais trahit ses carences sitôt quittée cette virtuosité hardie et veloutée.

Du reste, la mise en scène a beau afficher autant d'aisance que d'élégance, elle n'en manque pas moins d'effervescence, comme si énergie et intrépidité se consumaient en ses prodiges voltiges

et ses allègres ballets. Le trio central excepté, les personnages pèchent enfin par inconsistance et insipidité, réduits généralement à des silhouettes souriantes mais succinctes. Crime de dièse majesté ou bécarre de conduite ?

Fuselé, feutré mais fluet, *Brigadoon* obtient un treize trois quarts. Certes, pareille fiction ne parvient pas toujours à éviter l'écueil de la mièvrerie. Elle laisse en outre transparaître ça ou là quelques fléchissements narratifs, causés sans doute par la fragilité des enjeux dramatiques. Un ou deux morceaux de bravoure font d'autre part cruellement défaut à cette symphonie pastorale, accordée avec art mais exécutée sur un mode amidonné.

L'ensemble n'en possède pas moins autant de classe que de fraîcheur, porté par une vitalité azurée et un maintien chamarré. L'optimisme comme l'onirisme distillent par ailleurs les effluves d'une poésie vibratile, entre échappée agreste et épopée allègre. Le conte dessine de surcroît avec un tact accompli une utopie bucolique, champêtre et contre tout, dont l'El Dorado se compose d'outils et d'oublis. Oui, en cet éden résiduel à la fertilité perpétuelle, les coeurs s'unissent, les fruits murissent et les êtres subsistent. Aussi, assujettis à une chronologie assoupie, les siècles passent mais il n'y a pas de radis perdu.

Oh, mais nos jeunes amis **Paula** et **Elliot** souhaitent nous dire un mot.

« (Ton patelin) Alors, mes petits lapins, qu'avez-vous commandé au **Père Noël** ? »

- (Voix enfantine) Ouuhhhh, j'espère recevoir un joli destroyer en nougatine, un Etat-major monté sur ressort et une turbine-surprise.

- (Timbre strident) Oh la la, des cadeaux, quelle décadence ! J'attends néanmoins une poupée **Paul Claudel**, un jeu des sept **Camille** et un exemplaire du « Soulier de Sapin ».

A la semaine prochaine ; je vous souhaite un ravissant Noël.